

phelin dès l'enfance, il avait grandi solitaire comme un arbre sur un rocher. Un vieux tuteur, plein de préjugés décrépits, l'avait élevé dans la plus inconcevable ignorance, ne lui laissant savoir que deux choses : qu'il devait être chrétien et royaliste.

Le jeune homme, dont cette incurie intellectuelle flattait les instincts physique, ne s'écarta point jusqu'à l'âge de quinze ans du programme tracé par ce singulier instituteur.

Au château de Vallerois qu'il tenait de sa famille, son existence s'écoulait entre deux uniformités également regrettables. Quand il ne chassait pas il recevait ses voisins de campagne et réciproquement.

Cependant le siècle marchait, la royauté de fait voyait se dresser devant elle la royauté du talent. La mort de Voltaire avait fait plus de bruit que celle de Louis XV.

Un des amis de la famille du comte défunt fit remarquer au tuteur qu'il ne suffisait plus d'être noble et riche ; que l'on devait obéir aux exigences d'une société nouvelle ; et, avec cette faculté intuitive des gens de bon sens, il émettait au sujet de l'avenir l'expression des prévisions les plus tristes.

Le tuteur fit longtemps la sourde oreille. Enfin pressé par les instances de tout le monde et par celles de son pupille lui-même que la vie champêtre commençait à ennuyer, il remit l'éducation du jeune homme entre les mains des Jésuites de Besançon.

Au bout de trois ans, Hector-Louis sortit du collège. Son intelligence naturelle s'était développée. Jamais depuis M. Arouet, les dignes pères n'avaient eu un élève plus spirituel et plus distingué.

Hâtons-nous de dire que le séjour de Vallerois n'avait pas été inutile à notre héros, et que, par conséquent, il devait quelques remerciements à son vénérable tuteur.

Il était robuste comme un troyen dont il portait le nom. Ses épaules larges et bien modelées, sa taille nerveuse et souple, sa jambe fine et musculeuse, emprisonnée coquettement dans un bas de soie blanche bien tiré, indiquaient une respectable force corporelle.

En outre, ces trois ans d'études sérieuses, en pâlisant un peu son visage, avaient agrandi son front et donné à toute sa physiologie cet air de contemplation mélancolique qui révèle la présence de la pensée.

Aussi, à son retour de Besançon, fut-il parfaitement accueilli par tout ce que ce vieux balliage d'Amont possédait de bons gentilshommes. Les dames surtout se mettaient en grands frais de toilette et de gentillesse pour attirer à elles ce brillant papillon dont les ailes ne s'étaient encore brûlées qu'aux lueurs des lampes de la salle d'étude.

La révolution venait d'entrer dans sa phase de terreur. Alors les préoccupations galantes firent place à d'autres préoccupations. Déjà les professeurs du jeune vicomte s'étaient envolés du couvent comme des passereaux fuyant devant l'épervier ; le trône chancelait, menaçant d'ensevelir l'autel sous ses débris.

Hector-Louis qui avait été l'idole des salons, devint le coryphée des réunions politiques. Les vieillards l'aimaient pour son courage chevaleresque ; les jeunes gens le reconnaissaient pour leur supérieur, à cause de la haute portée de son esprit et de la termeté de son caractère.

Au moment où nous le rencontrons sur la place du Palais-de-Justice, il écoute d'un air distrait les commentaires auxquels se livrent les gentilshommes qui l'entourent.

Drapé dans un ample manteau d'étoffe brune qui dissimule son costume, le coude appuyé sur le rebord du bassin, il semble suivre des yeux la marche croissante d'un rayon de soleil égare sur les toits blancs.

Parfois sa main droite plonge sous son manteau, comme s'il cherchait à constater la présence d'une arme quelconque. Parfois encore ses sourcils noirs se froncent sous l'influence d'une pensée mystérieuse.

Le tuteur du vicomte, qui ne l'abandonne pas plus que son ombre, est debout auprès de lui.

Pendant le silence de son neveu et pupille, c'est lui qui croit devoir tenir le dé de la conversation :

— Palsambleu ! dit-il, avec cet accent dégagé et gouguenard des ex-roués de la régence, ce doit être, messieurs, une chose fort plai-ante qu'un commissaire de madame la Convention. Ça doit venir du Jardin-du-Roi. Je ne sais si cela tient sur l'eau ; dans tous les cas je donnerais un de mes chiens de chasse pour avoir une bête semblable en ma basse-cour, ne fût-ce que pour l'offrir en spectacle à mes autres animaux.

— Ce qui m'intéresse le plus, — fit un des contemporains du vieux baron de Saint-Brice, — ce serait de savoir ce qu'il va nous chanter.

— Ce drôle, — continua le tuteur, — manque essentiellement de politesse. On n'expose pas ainsi d'honnêtes gentilshommes à un froid de loup sous le vain prétexte que l'on est délégué par ce prétendu gouvernement de cuistres et de pieds-plats. Je suis persuadé que pas un de ces soidisant législateurs possède un *de* devant son affreux nom. Qu'est-ce que c'est que ce M. Marat ? ce M. Robespierre ? ce M. Danton ? Une valetaille que je fouillerais d'importance si j'étais grand veneur de Sa Majesté.

— Hélas ! cher baron, vous oubliez qu'il n'y a plus de majesté. Notre seigneur le roi est prisonnier de ces coquins ; et ils ne le lâcheront pas de sitôt !

— Bah ! ils n'oseront pas le garder indéfiniment !

— Dieu le veuille ! Mais ces hommes-là sont de terribles ouvriers. Ils abattent la vieille maison de France avec un tel acharnement, qu'il ne leur prendra jamais fantaisie de la reconstruire.

— D'autant plus, — ajouta l'un des jeune gens, — qu'ils ont mis le roi en jugement.

— C'est une plaisanterie, — fit l'obstiné tuteur, — avec une somme d'argent convenable, on aura raison de tous ces affamés.

— Songez à Charles 1er, baron,

Le vieillard fit semblant de chercher dans ses souvenirs :

— Charles 1er !... Charles 1er ! — dit-il, — Dites-moi donc, mon neveu, vous qui êtes très-savant, malheureusement pour vous, qu'est ce que c'est que Charles 1er ? N'est-ce pas un empereur romain qui a été tué en duel ?

Le vicomte de Saint-Brice tressaillit :

— Pardon mon oncle, Charles 1er fut un roi d'Angleterre.

— Oh ! c'est la même chose ; il a été tué en duel, n'est-ce pas ?

— Oui ! dans un duel terrible avec ses sujets. Il a été jugé par un Parlement qui ressemblait à la Convention, on l'a décapité."

Malgré toute son assurance, le baron fit un bond de terreur.

— Ne m'abusez-vous pas, mon neveu ? — dit-il.

— C'est la vérité, mon oncle, que je viens de vous dire.

— Oh ! du reste, — continua le baron, subitement tranquilisé, — les Anglais ne sont pas des hommes. J'en ai connu plusieurs, de fort bonne maison, ma foi qui parlaient comme des singes à qui l'on aurait coupé le fil, et qui mangeaient, comme des vautours, de la viande toute crue. Palsambleu ! les Français n'agissent pas ainsi, quand bien même ils sont du peuple. Mon garde-chasse, qui est pour toutes autres choses un manant fieffé, a le palais aussi délicat que notre seigneur le roi lui-même. Le vôtre vous a quitté, je crois, monsieur de Broye ? Je parle de votre garde-chasse.

M. de Broye s'inclina :

— En effet monsieur le baron, — dit-il, — je l'avais quelque peu arrosé ; il m'a promis qu'il se vengerait, et il s'est mis à la tête d'une bande de rustres qui incen-